

c'est-à-dire que son commerce équivaut à la moitié du commerce que font les autres Etats de l'Europe réunis : toutes choses égales d'ailleurs, elle aurait eu droit au tiers de la place.

Si une pareille exposition avait été possible au XVII^e siècle, à une époque où les nations prenaient un soin jaloux de leur industrie et l'enfermaient derrière une triple barrière de réglemens, de prohibitions et de tarifs, un transept eût suffi pour contenir les richesses industrielles du monde entier, et on se serait promené comme dans un désert sous les voûtes du palais de Kensington, où se pressaient cette année tant de richesses amoncées, qu'à peine les visiteurs pouvaient-ils, en certains endroits, se frayer un passage. Le spectacle eût été tout autre que de nos jours : chaque nation aurait eu sa physionomie particulière qui l'eût fait reconnaître de prime abord. La France aurait brillé entre toutes par la variété de ses produits ; à côté des vins, des céréales et des laines, elle aurait montré ses tissus, toiles, draps et soieries, dont Colbert s'était appliqué à accroître la production et avait prétendu fixer la qualité ; elle aurait montré sa bonneterie, ses dentelles, ses tapisseries d'Gobelins, ses modes peut-être, car elle commençait à donner le ton en Europe, et les souverains étrangers, les yeux fixés sur le grand roi, cherchaient à imiter dans leurs palais les splendeurs de Versailles. Mais combien les caprices de la mode eux-mêmes étaient-ils contenus par l'impuissance de l'industrie ! Les procédés de fabrication étaient partout les mêmes : la composition des trames et des chaînes, invariablement déterminée, imposée même sous des peines sévères ; le choix des dessins, limité comme le nombre des marches que comportait l'ancien métier. L'Angleterre aurait eu un rôle plus modeste qu'aujourd'hui ; elle connaissait la houille et fabriquait le fer ; mais ces deux éléments de production n'étaient que d'une utilité secondaire tant que la vapeur n'avait pas révélé leur puissance ; son étain et ses laines fines, dont elle prohibait l'exportation, faisaient alors sa gloire ; sa bonneterie, sa dentelle, sa quincaillerie et ses lainages ne venaient qu'en seconde ligne. La Hollande était ce qu'est aujourd'hui l'Angleterre, le grand entrepôt des produits du monde entier ; on l'aurait facilement reconnue à ses épices, qui l'enrichissaient beaucoup plus que ses manufactures de draps et de toiles. On aurait reconnu également la Flandre à ses lins ; le Portugal, à ses vins et à ses laines que l'Angleterre attirait déjà sur ses marchés ; l'Espagne dégénérée, à ses belles laines et aux produits du Mexique et du Pérou ; Venise, à ses glaces et à ses dentelles ; l'Italie, à ses riches étoffes d'or et de velours ; l'Allemagne, aux armes de luxe, à la chaudronnerie d'Aix-la-Chapelle, aux fers de Cologne, à la bijouterie d'Augsbourg, à la quincaillerie et aux joujoux de Nuremberg. Mais dans l'Allemagne même, l'activité industrielle ne s'était développée que sur un petit nombre de points ; au delà de l'Elbe, commençaient les régions purement agricoles dans lesquelles, à l'exception des verres de Bohême et des toiles de Silésie, on aurait vainement cherché, avant la révocation de l'édit de Nantes, d'autres industries que celles qui sont indispensables aux besoins journaliers de la vie la plus rustique, et qui se trouvent à toutes les époques, chez toutes les nations, dès qu'elles ont renoncé à la vie nomade. Un voyageur qui traversait alors l'Europe était frappé de la différence des costumes, des mœurs, des habitudes, chaque fois qu'il franchissait une frontière, ou même qu'il passait d'une province dans une autre : une exposition des produits industriels aurait alors présenté les mêmes différences et aurait eu pour l'artiste le charme d'une vaste collection de tableaux de genre.

C'est un charme auquel les visiteurs de nos modernes expositions doivent presque entièrement renoncer. Déjà, en 1851, dans le palais de Cristal, les différences ne se marquaient souvent que par des traits indécis, et les produits exposés prouvaient que, si certaines nations étaient encore attardées faute de goût ou de capitaux, toutes du moins connaissaient les ressources de la grande industrie. Depuis onze ans, les retardataires ont hâté le pas, et peu à peu la diversité tend à disparaître. Ce n'est pas que toutes les nations soient égales en activité et en richesse : ici les manufactures et les fabriques se pressent à côté les unes des autres, et le rapprochement stimule le progrès ; là, elles sont disséminées, et le capital s'accroît avec lenteur ; ici, elles frappent par la variété de leurs travaux, et présentent, comme en Angleterre, une image complète de la puissance industrielle ; là, elles n'en montrent que certains aspects. Mais partout elles appellent également la science à leur aide : la chimie et la mécanique sont, dans tous les pays, les guides et les régulateurs de l'industrie. Aux traditions de la routine et aux petites pratiques dont on conservait soigneusement le secret dans chaque atelier, ont succédé les méthodes rationnelles qui se discutent au grand jour et qui n'appartiennent en propre à personne. De là, dans les grandes manufactures, une similitude qui n'existait pas autrefois. Entre un atelier de machines à vapeur à Vienne, à Zurich ou à Paris, la ressemblance

est si grande, qu'on ne saurait souvent distinguer d'où vient le produit fabriqué par les mêmes procédés, avec des outils de même nature et presque de même force. Qui a vu une filature mécanique en a vu mille ; elles ne sont pas autrement construites à Manchester qu'à Reichenberg. Ce qui distingue le plus les manufactures modernes, c'est le prix de revient dans la grande production, le goût dans les articles de fantaisie.

La facilité des communications et la fréquence du commerce entre les peuples ont produit des effets bien différents de ceux qu'avaient prédits des esprits chagrins, et que semblaient même appeler de leurs vœux quelques amis peu clairvoyants de la liberté. On ne cessait de répéter qu'à mesure que les produits pourraient circuler sans trop de gêne d'un pays à l'autre par-dessus les barrières abaissées, ceux des nations industrielles inonderaient les marchés, et, comme des torrents dévastateurs, emporteraient les fabriques naissantes ou encore mal affermissées ; que, par suite, des divisions profondes devaient s'établir dans le travail, telle région se renfermant uniquement dans la production agricole, telle autre dans la production industrielle, qui elle-même se scinderait peut-être entre autant de nations qu'elle compte de branches. Or, depuis quelques années, sous l'influence des enseignements de l'économie politique, les barrières se sont abaissées dans la plupart des Etats européens, et les torrents n'ont rien dévasté. Ce qui s'est répandu avec les produits les mieux appropriés à la consommation par leur prix et leur qualité, c'est l'exemple des bons produits obtenus par les bons procédés, et le stimulant du succès, c'est, en un mot, l'activité manufacturière. Le phénomène a été tout le contraire de celui qu'on attendait. Depuis que se sont accrus le commerce des idées et l'échange des richesses, les capitaux se sont portés dans les lieux qu'ils n'osaient aborder, les intelligences se sont éveillées, et les grandes industries se développent ou naissent chez toutes les nations de l'Europe civilisée.

La race européenne a le privilège d'une énergie de travail et d'une puissance de mouvement dont les autres races n'approchent pas ; cette supériorité, qui n'a cessé de se manifester par des effets éclatants depuis le commencement de ce siècle, elle la doit à son climat, à la conformation de son territoire, aux émigrations qui y ont accumulé peu à peu les tribus nomades de l'est et aux mœurs qui en ont été le résultat. Plus on avance du côté de l'occident, plus le caractère européen semble se marquer en traits distincts par la variété et la richesse de l'industrie, par l'activité des idées et l'autorité de l'opinion publique. Il distingue non-seulement l'Angleterre et la France, mais la Belgique et la Hollande, qui, placées dans le voisinage de deux grands pays, participent de l'un et de l'autre, ainsi que les riches provinces de la rive gauche du Rhin et de la Suisse manufacturière. Derrière la ligne formée par le grand fleuve qui fut autrefois la limite de la civilisation romaine et de la barbarie, le caractère industriel est encore profondément empreint dans une grande partie de l'Allemagne, quoiqu'il s'affaiblisse à mesure qu'on s'éloigne du centre de l'activité manufacturière, soit qu'on descende dans les régions du sud, si prospères autrefois, soit qu'on s'enfonce vers les froides régions du nord et les vastes plaines de l'orient, sur lesquelles plane le génie asiatique. Mais l'activité est contagieuse de nos jours ; la vapeur l'emporte avec elle sur les rails de ses chemins de fer, et en sème les germes partout où pénètre la locomotive. La fin des grandes guerres qui ont ensanglanté les premières années du XIX^e siècle et l'établissement des voies ferrées marquent les deux grandes étapes du progrès manufacturier, qui soit une marche de plus en plus rapide. Après les événements de 1815, la France et les Pays-Bas, suivant l'exemple de la Grande-Bretagne, se lancèrent avec ardeur dans la grande industrie ; des manufactures s'élevèrent bientôt dans l'Allemagne, qui se lassait de recourir sans cesse à sa puissante alliée. Aujourd'hui, les manufactures ont traversé la Vistule ; elles se groupent en grand nombre autour de Saint-Petersbourg et de Moscou ; elles ont passé les Alpes, et vont ranimer l'Italie libre ; elles ont même franchi les Pyrénées et cherchent à s'étaler dans la Péninsule, longtemps endormie dans une paresse que ne pouvaient seconder de stériles révolutions. Dans ce vaste champ, il n'est pas d'industrie qui n'ait sa place et qui même ne se développe sur plusieurs points à la fois. Si la Grande-Bretagne décline toutes ses rivales par la grandeur de sa production, le continent retrouve ses avantages par deux autres côtés : il l'emporte par la variété des produits du sol, et, dans le domaine de l'art, il est presque toujours supérieur.

La Grande-Bretagne possède l'étain, le plomb, l'argile, et surtout la houille et le fer. La Belgique a, comme elle, des provinces entières couchées sur des lits de houille ; la Suède, grâce à ses forêts, produit des fers au bois sans lesquels l'Angleterre n'obtiendrait pas ses meilleurs aciers ; l'Italie a ses marbres ; l'Europe